

**Cédric DEBERNARD**  
Représenté par  
Isabelle Stoelen, Agent littéraire  
82, rue de Meyrin  
01210 Ferney-Voltaire

# RYBKA

Cédric Debernard

Thriller Espionnage

98 888 mots



« L'action secrète ne remplace pas la politique. Elle la renforce. »

Henry A. Crumpton, *The Art of Intelligence*.

« L'espionnage a une loi morale, il est justifié par les résultats. »

John Le Carré, *L'espion qui venait du froid*.



## Prologue

Août 2019, pas très loin du cercle polaire arctique.

Ignorant le grondement sourd et les lancinantes vibrations des quatre turboréacteurs à double flux qui le transportaient à la vitesse de croisière de sept cent cinquante kilomètres à l'heure, le capitaine du commando parachutiste venait de revoir mentalement les différentes étapes des prochaines et ultimes minutes de vol. Son casque adossé à un incommode appui-tête, il tirait profit des derniers instants du confort relatif de l'imposante soule maintenant dépressurisée, avant de se jeter dans une nuit glaciale où la température avoisinait les moins cinquante degrés.

D'ici quelques mois, une année tout au plus, une campagne médiatique discrète, mais savamment orchestrée retransmettrait en direct le premier saut militaire de l'histoire au-dessus du cercle polaire arctique depuis la haute altitude.

En réalité, cette performance confidentielle était déjà parfaitement au point grâce à un budget conséquent alloué aux autorités militaires pour la conception d'un protocole d'entraînement spécifique associé à un équipement spécialement adapté. Un nouveau parachute permettant de progresser pendant des dizaines de kilomètres à très haute altitude avait été spécialement développé. Un casque quasiment étanche intégrant un respirateur à oxygène pur, des lunettes de protection et une radio équipait les chuteurs. Une combinaison et des gants chauffants leur évitaient également de geler pendant le temps que durerait la descente, tout en restant suffisamment confortable pour leur permettre de poursuivre efficacement leur mission une fois au sol.

L'officier se remémora les grands traits de l'opération du jour : le déploiement complet des parachutes quatre secondes après le largage grâce aux sangles d'ouverture automatique, suivi d'une navigation GPS à cap constant vers le point de poser à plus de soixante kilomètres de là, pour finir par une progression à pied de plusieurs heures vers la côte. Aux ordres visuels du largueur, le groupe des six chuteurs se laisserait tomber dans la nuit noire au rythme d'un par seconde. Le premier sorti dirigerait ensuite la progression grâce à sa console de navigation, tandis que l'officier sauterait en dernier pour garder un œil sur l'ensemble de ses coéquipiers grâce aux pastilles lumineuses collées à l'arrière de leurs casques.

Ce qui rendait cette opération si spéciale aujourd'hui relevait de sa finalité tactique. Au cours des mois précédents, les six commandos avaient déjà mené à bien une douzaine de répétitions en zone arctique au-dessus de leur territoire national. Cette fois-ci, il s'agissait, pour la première fois, de conduire une mission complète en territoire étranger, à l'issue d'une incursion politiquement

injustifiable au cas où l'opération viendrait à être découverte.

Celle-ci se décomposait en plusieurs phases. D'abord un parachutage clandestin depuis la plus haute altitude possible sans avoir à endosser de combinaison pressurisée, suivi d'un poser sur la banquise et d'une progression à pied de plusieurs dizaines de kilomètres jusqu'à la côte. Enfin la récupération du groupe par une embarcation pneumatique qui l'emmènerait au large, jusqu'à un mini sous-marin.

Le saut opérationnel à très grande hauteur n'était pas une nouveauté. Toutes les forces d'opérations spéciales le pratiquaient désormais, après que Nish Bruce, un sous-officier visionnaire du *22nd Special Air Service* britannique, eut initié le développement des techniques de *High Altitude High Opening* dans les années quatre-vingt. L'intérêt opérationnel de ce type de manœuvre hautement spécialisée était évident : elle permettait d'infiltrer des militaires de manière extrêmement discrète sur de longues distances, sans même avoir besoin que l'avion-largueur survole le territoire ennemi.

L'officier sourit sous son masque à oxygène en jetant un coup d'œil satisfait à ses hommes, l'élite des forces spéciales nationales. L'éclairage rouge de la soute leur donnait un aspect fantomatique qui leur allait à merveille. Harnachés dans une épaisse combinaison grand froid de couleur blanche et grise avec les lunettes de protection remontées sur le haut du casque, ils étaient eux aussi concentrés sur les prochaines minutes, revoyant notamment toutes les anomalies susceptibles faire échouer la mission. En plus de leurs fusils d'assaut camouflés hiver accrochés à l'énorme gaine qui contenait leur équipement individuel, ils portaient tous un harnachement particulièrement pesant qui rendait chaque mouvement inconfortable. Bientôt, ils accrocheraient l'extrémité de la sangle d'ouverture du parachute au câble qui courrait le long de la carlingue, puis s'aligneraient sur la rampe horizontale déployée à l'arrière du gros porteur, avant de se laisser entraîner dans le vide par le simple poids de leur équipement.

Après un lent mouvement, l'avion se stabilisa comme prévu à son cap de largage et un feu vert s'alluma bientôt au-dessus de la rampe, confirmant l'accord du plus haut niveau de l'État et le début de la phase finale. Les parachutistes étaient maintenant à dix minutes du saut et l'officier ressentit l'habituel frisson d'excitation : il aurait été contrarié qu'un feu rouge signale l'annulation de la mission.

Il se leva en premier tandis que les militaires, sortis de leurs réflexions par le changement de cap, s'étiraient tant bien que mal. Comme un seul homme, le groupe effectua la séquence de gestes maintes fois répétée : transfert de l'oxygène depuis la prise de l'avion vers la bouteille de trois litres intégrée à leur harnais, ajustage des gaines et des armes, vérification de l'équipement de leur binôme. L'officier accrocha sa sangle d'ouverture au câble et s'assura par acquit de conscience que ces hommes faisaient de même. La puissance des réacteurs diminua pour réduire l'allure de l'avion à la vitesse de saut et une brusque secousse trahit la sortie des aérofreins. Les lunettes de protection redescendirent sur les visages pendant que les hommes s'alignaient dans l'ordre prévu face à la queue de l'appareil. À cinq minutes du largage, la rampe arrière s'ouvrit enfin, laissant l'air polaire s'engouffrer dans la soute en tourbillonnant. Les militaires tremblèrent de froid malgré leur combinaison de protection. Ils savaient

que la prochaine demi-heure allait être physiquement épuisante, mais qu'en comparaison, la banquise sous les moins cinq degrés du mois d'août leur paraîtrait aussi agréable qu'une plage de sable fin, même en pleine nuit.

D'un geste convenu, le largueur indiqua « trois minutes ». Le premier parachutiste s'était positionné au plus proche de l'extrémité de la rampe, suivi de ses cinq compagnons d'armes. Tous patientaient calmement, attendant que la chute dans le vide nocturne relâche brutalement toute la tension qui contractait chacun de leurs muscles.

« Deux minutes », annonça un nouveau geste du largueur.

Malgré le vent glacial qui le fouettait, l'officier s'émerveilla une fois encore de la profondeur de la noirceur qui, se découpant dans le triangle de la porte arrière de la carlingue bordée d'une lueur rouge, ressemblait à la bouche grande ouverte d'un monstre prêt à les engloutir.

*Une minute...*

En dessous, une couche compacte de nuages brillants d'un blanc aveuglant sous la lune lui donnait l'impression de pouvoir déjà toucher la banquise. Relayant les consignes d'un indicateur lumineux, le largueur leva bientôt le bras pour le décompte final. Le souffle rendu court par les flots d'adrénaline qui les envahissaient, les militaires avaient les yeux rivés sur lui.

*Cinq secondes... Trois... Deux... Un... Go !*

Le premier chuteur se laissa tomber, suivi en cadence par les autres parachutistes du groupe. L'officier n'eut pas le temps de profiter de la vue spectaculaire depuis la rampe, basculant à son tour vers le sol. D'abord, quelques secondes d'un incroyable vide, sans aucun bruit ni aucun frottement, jusqu'à ce qu'il abandonne la traînée aérodynamique de l'avion et que la sangle arrache le parachute de son enveloppe. Malgré les dizaines de kilos d'équipement et l'air glacial qui le cinglait, il prenait, comme à chaque fois, un plaisir immense à être perdu au milieu du ciel, en dessous des étoiles et au-dessus des oiseaux. Un espace rien qu'à lui et à quelques rares élus, triés sur le volet. L'officier vérifia le bon déploiement de son aile et repéra facilement les cinq pastilles lumineuses alignées dans le ciel en dessous de lui. Comme prévu, le groupe se répartissait en escalier derrière le premier chuteur qui mènerait la navigation d'une durée prévue de trente minutes jusqu'au point de poser. L'officier vérifia la position GPS du commando sur sa console électronique : l'altitude, la direction et la vitesse étaient conformes aux prévisions, il ne restait plus qu'à surveiller la progression en maintenant le cap établi lors de la préparation de la mission.

Concentré à la fois sur la navigation et la surveillance des pastilles lumineuses dont la plus proche évoluait cinquante mètres en dessous, le capitaine ne jetait que de brefs coups d'œil au paysage glissant silencieusement sous ses bottes de saut, une alternance de glace et d'eau, de banquise plate et d'icebergs qui brillaient sous la lune. Par souci de discrétion, le commando avait dû être largué d'un avion en vol de liaison régulier, si bien qu'ils n'avaient pas pu choisir de sauter par une nuit totalement noire. Un

risque réel, mais calculé : habillés de la même couleur que la couche de nuages, les militaires étaient presque invisibles. Et si par malchance ils étaient découverts, les observateurs au sol n'auraient pas le temps de déclencher une intervention suffisamment rapide pour les empêcher de mener leur opération à bien, les maigres forces militaires du pays étant dans la quasi-impossibilité d'assurer une défense efficace de leur littoral nord.

Le capitaine observait depuis un moment une légère dérive par rapport à la route prévue lorsque la radio se mit à grésiller dans son casque. La descente aurait dû s'effectuer en silence radio total, à moins qu'une nécessité opérationnelle telle que celle-ci en décide autrement.

— Attention, préparation à un changement de cap...

Les vents subis aux différentes altitudes étant en réalité légèrement différents de ceux qui avaient été modélisés pour la trajectoire GPS, le parachutiste de tête, responsable de la navigation, allait réaligner le commando sur la bonne route. Les cinq équipiers accusèrent réception l'un après l'autre.

— Attention, à mon top, nouveau cap au 215, deux-unité cinq... reprit le premier. Trois... Deux... Un... Top !

Les militaires tirèrent simultanément sur la poignée gauche de leur aile jusqu'à ce que leurs boussoles confirment qu'ils s'alignaient sur le nouveau cap. La navigation pouvait reprendre pour les dix derniers kilomètres.

La zone de poser approchant, l'officier zooma la carte affichée sur sa console de navigation. La difficulté finale ne résidait pas tant dans l'identification du point d'atterrissage compte tenu de la précision de l'instrumentation, mais plutôt de l'absence d'information au sol sur la direction du vent. À cet effet, le premier chuteur lâcha un fumigène froid aux alentours de deux cents mètres de hauteur. Une fois au sol, l'objet émit un panache de fumée uniquement visible au travers des JVN<sup>1</sup> que les parachutistes venaient de déplier devant leur visière.

Le premier chuteur partit dans un large virage, suivi par ses comparses. Sous la lumière de la lune, l'officier repéra la zone de poser qu'il reconnut facilement grâce aux images-satellite qu'on lui avait fournies : une vaste étendue circulaire absolument lisse, délimitée au Sud par une barrière de collines de glace. Le sol se rapprochant, les détails de la banquise se firent plus précis et les parachutistes s'écartèrent les uns des autres en choisissant leur point d'atterrissage. Avant de prendre sa position finale, l'officier balaya l'horizon du regard en direction du nord, vers le point d'extraction qu'ils devraient atteindre en moins de six heures. Il lâcha temporairement les poignées de tissu pour dégrafer la gaine qui chuta sous ses pieds, retenue par une sangle. Revenant aux commandes, il s'aligna face au panache du fumigène froid en se dirigeant vers un point d'impact à l'écart de ses hommes, dont les deux premiers étaient déjà posés. L'officier plia légèrement les genoux et agit doucement sur les freins,

---

<sup>1</sup> Jumelles de vision nocturne.



ralentissant sa descente. Lorsqu'il s'estima suffisamment proche du sol, il tira à fond sur les commandes et attendit que ses pieds touchent la glace, pile à côté de la gaine. La voile s'affala alors dans son dos, l'atterrissage était parfait. Il avisa les autres militaires, dont les derniers ramassaient rapidement leurs parachutes pendant que les premiers étaient déjà déployés en arc de cercle, serrant dans leurs gants fourrés les fusils d'assaut maintenant détachés des gaines.

Le commando fut prêt à partir en quelques minutes : pendant que la moitié du groupe, agenouillé, scrutait les alentours pour assurer la sécurité des opérations, les autres militaires sortaient les sacs à dos des gaines avant d'y fourrer les parachutes grossièrement pliés. Il n'était pas question de laisser la moindre trace de leur passage en terre étrangère et chacun des membres du groupe tirerait au bout d'une sangle sa gaine transformée en un traîneau de fortune. Les équipements d'oxygène allèrent rejoindre les parachutes avant d'être remplacés par des masques grands froids qui protégeraient les poumons des militaires de l'air glacial. Le capitaine se surprit à se réchauffer malgré les moins cinq degrés ambiants. Ajustant le bras du micro de la radio entre sa bouche et le masque, il se prépara mentalement pour la longue marche qui s'annonçait. Tous les hommes étaient désormais agenouillés, toujours en arc de cercle et arme en main, les sacs de transport sur le dos et les gaines arrimées au bout de leurs sangles.

L'officier prit quelques secondes pour envoyer par liaison satellitaire chiffrée le mot-code confirmant leur atterrissage, puis, jetant un coup d'œil à la ronde sans rien identifier d'inquiétant, fit tourner plusieurs fois son index pointé vers le ciel au-dessus de son casque, avant d'indiquer dans un geste sec la direction du nord. Le commando se leva lentement et démarra une lente progression en file indienne.

C'est à ce moment-là que la couche de nuages se déchira et qu'un rayon de lune vint s'écraser sur les lentilles d'énormes jumelles que l'opérateur des forces spéciales canadiennes, allongé sur un rocher au sommet d'une butte de glace située à une centaine de mètres plus au sud, tenait serrées entre ses gants blancs.

Le reflet disparut en un instant, sans qu'aucun militaire du commando n'ait eu le temps de l'apercevoir.

